L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE GRIFFON – LA SALAMANDRE.

I. — LE MYTHE DU GRIFFON AVANT LE CHRISTIANISME.

Avec le symbolisme de la Licorne nous avons abordé le royaume des êtres fabuleux ; le symbolisme du Griffon nous place, maintenant, en face de ceux de ces animaux fantastiques qui sont hybrides ou plus exactement, selon l'expression de Dante, qui sont « biformes ».

Le Griffon, tel que l'Antiquité le créa, se compose d'un poitrail et d'une tête d'aigle greffés sur un corps de lion ; quelquefois son arrière-train finit en queue de saurien : les héraldistes français diront plus tard que c'est le « Griffon dragonné » en parallèle avec le « Griffon lionné ».

Certains savants ont pensé que les Griffons sont nés dans la pensée des maîtres de cette Assyrie dont les artistes ont été, pendant les vingt siècles qui précédèrent notre ère, de si prestigieux animaliers, ou bien en Chaldée, quelque part vers Babylone. Nous trouvons, en effet, le Griffon dans l'art antique de ces régions. Je le reproduis ci-contre d'après un sceau cylindrique babylonien en pierre fine gravée, où nous le voyons se dresser contre l'emblème sacré de l'Arbre de Vie que surmontent le Globe solaire et le Croissant lunaire ; un génie ailé attaque l'animal par derrière avec un glaive à tranchant convexe[1] (Fig. I).

Fig. I. — Sceau cylindrique babylonien gravé sur pierre fine.

Le linteau du portail, au palais du roi d'Assyrie Sennachérib, VIIe siècle avant J.-C., était décoré de deux Griffons qui buvaient dans un vase entre eux placé[2]. Les Perses connurent aussi, à une époque certainement plus reculée, le mythe du Griffon : Je donne ci-contre la très belle tête de cet animal trouvée sur les bords de l'Araxe, à Persépolis[3] (Fig. II).

---

[1] D'après L. Delaporte, *Cylindres orientaux*, in *Annales du Musée Guimet*, an. 1909, p. 88, pl. VIII, n° 114.
[2] Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 248.
[3] D'après Ch. de Linas, *Les origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, in *Revue de l'Art Chrétien*, t. XXIII, p. 34.

Fig. II. — Tête de Griffon en bronze. — (Persépolis).

Au Ve siècle avant notre ère, le Grec Ctésias, médecin du roi de Perse Artaxerxés, croyait à l'existence, lointaine de lui sans doute, des griffons qu'il décrit comme des oiseaux quadrupèdes de la taille du loup, le corps couvert de plumes noires sur le dos et rouges sur la poitrine[1].

D'autres érudits ont pensé que l'Orient aurait emprunté le mythe du Griffon à la très ancienne Grèce, et qu'il serait arrivé en Asie par l'intermédiaire de l'art chypriote qui l'aurait lui-même reçu de l'art mycénien[2]. Sir Arthur Evans nous assure que ce type d'animal hybride remonte, au moins, pour la Grèce, au XVI° siècle avant J.-C[3].

Quoi qu'il en soit, Pline décrit les « griphis » avec son habituelle richesse d'illusions et les dits originaires du pays des Scythes, c'est-à-dire de la Russie septentrionale[4], alors qu'Eschyle les situe chez les Ethiopiens[5]. Leurs opinions se valent.

Mais c'est un fait que le sol de la Grèce a donné, par exemple dans les fouilles de Schliemann à Mycènes, des Griffons de métal d'une allure très archaïque[6] (Fig. III). Et le Griffon se voit sur de belles monnaies grecques, celles d'Abdère, par exemple[7], de Chersonèse et de Téos[8].

Fig. III. — Le Griffon, pièce d'art mycénien.

⁂

« Le Griffon et toute cette légion d'animaux monstrueux figurés dans l'art oriental n'étaient pas de simples débauches d'imagination, dit judicieusement Dom Leclercq, ils avaient une signification

[1] Ctésias, *Indica*, XII. — Hérodote, III, 102 ; Elien, *Histoire des Animaux*, IV, 27.
[2] V. René Dussaud, *Le sarcophage peint de Hagia Triada*, in *Rev. Hist. des Religions*, an. 1908, p. 370.
[3] A. Evans, *Acad. des Inscriptions*, séance du 25 sept. 1925.
[4] Pline, *Hist. Natur*. VII, 2. — XXXIII, 4-21.
[5] Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 803.
[6] Schliemann, *Mycènes*, p. 257.
[7] Cf. J. de Foville, *Rev. Numismatique*, an. 1911, p. 293.
[8] Cf. L. Ménard, *Hist. des Grecs*, t. I, p. 199 et 269.

symbolique : il était un emblème et revêtait un caractère religieux[1] ». Rien n'est plus certain, mais nous ne savons quels sens variés lui furent attachés par l'Orient antique : le sceau cylindrique babylonien reproduit plus haut nous le montre comme un être malfaisant, comme le Satan, l'Adversaire de l'Arbre de Vie ; mais qui dira quelle merveilleuse et céleste liqueur, quel divin Soma d'apothéose buvaient, dans la vasque sacrée, les Griffons du palais de Sennachérib ?

Le rôle emblématique le plus connu que les idées religieuses de la Grèce et de Rome attachèrent au Griffon fut de faire de lui le gardien des tombeaux[2]. Une partie d'un sarcophage gallo-romain, du du IIe siècle ou du IIIe, d'inspiration grecque, trouvée à Vertou[3] (Loire-Inférieure), nous montre une une des plus magnifiques images du Griffon funéraire (Fig. IV). Nous la voyons aussi sur deux sarcophages chrétiens d'Arles, en Provence[4], sur un autre de Nîmes, aussi[5] ; etc.

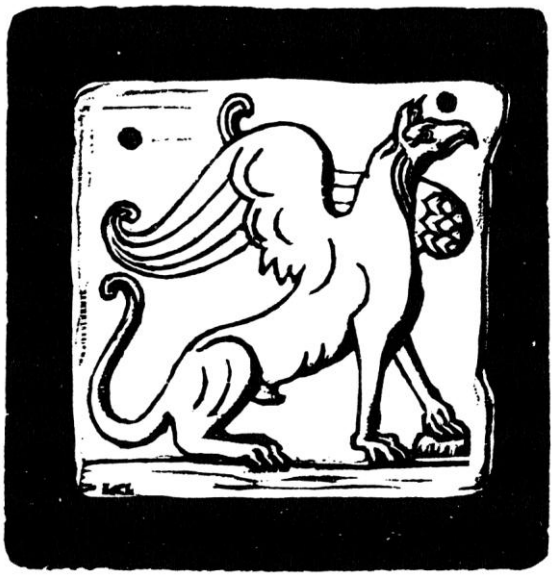


Fig. IV. — Le Griffon funéraire de Vertou,
d'après photographie.

Une autre conception fit du Griffon, chez les Grecs, un animal de lumière. C'est la raison pour laquelle il est assis, parfois, aux pieds des statues d'Apollon comme on le voit sur la très belle statuette en bronze de Dresde[6]. Deux Griffons flanquaient aussi la statue d'Apollon dans le temple de Délos[7].

Aussi voit-on le Griffon sur certaines lampes antiques[8] ; l'une d'elles, de provenance poitevine le le représente en plein vol[9]. Un ornement grec, provenant aussi d'une lampe, nous montre le double

[1] Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*. t. VI, vol. II, col. 1822.
[2] Cf. A. Rich, *Dict. des Antiq. grecques et romaines*, trad. Chéruelle, p. 304.
[3] L. Maitre, *Vertou*, p. 6.
[4] Cf. Ed. Le Blant, *Étude sur les Sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, p. 8, n° 6, et p. 68, n° 67.
[5] Cf. Ed. Le Blant, *Les Sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 109, n° 123.
[6] Cf. Sal. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecq et romaine*, t. II, vol. I, p. 104, n° 3.
[7] Cf. J. Déchelette, *Le culte du Soleil aux temps préhistoriques*, in *Rev. Archéol*. 4e sér. t. XIV, (1909), p. 388.
[8] Cf. Ant. Rich, *Ouvr. cité*, p. 305.
[9] Coll. soc. des Antiquaires de l'Orient, Musée des Grandes Écoles, Poitiers.

animal posant son pied griffu sur la Roue solaire[1]. Philostrate, du reste, nous assure que le Griffon, qu'il dit être originaire d'Asie, est l'animal sacré d'Hélios[2].

Par suite de cette consécration à l'Apollon, dieu de lumière et de beauté, le Griffon figura chez les Anciens, l'Inspiration poétique qui emporte l'esprit loin des vulgarités de ce monde, comme le buste ailé de l'Aigle enlève, chez le Griffon, l'arrière-train pesant du Lion. Aussi, parfois, ce n'est plus sur le socle des statues du dieu, mais sur sa lyre elle-même, que nous voyons l'image du Griffon[3].

Reste à savoir si ce caractère d'animal de lumière ne fut point emprunté par les Grecs aux fictions orientales : le Griffon boit la flamme à la coupe des pyrées, dans l'art archaïque de la Perse et de 1'Assyrie. Quelques anciens prétendaient, dit l'érudit Schliemann, que les peuples de l'Inde regardaient les Griffons comme attelés au char du Soleil[4].

Ce ne fut pas seulement par la pure Lumière et par la Poésie que le Griffon fut rattaché par les Grecs à leur Phoibos-Apollon ; ils le regardaient également comme le gardien vigilant et invincible des trésors de ce dieu, nous dit Hérodote. Et, conception plus haute, ils le considéraient comme « le gardien, aussi, des voies du salut[5] » ; c'est toujours sur ce chemin que se rencontrent dans l'art et la la littérature antiques[6] les adversaires des Griffons : les fourmis colossales dont parle Ctésias, l'armée montée des géants Arimaspes, à l'œil unique, dont parle Eschyle, et les serpents que leur opposent l'art religieux des Grecs et des Romains[7] (Fig. V).

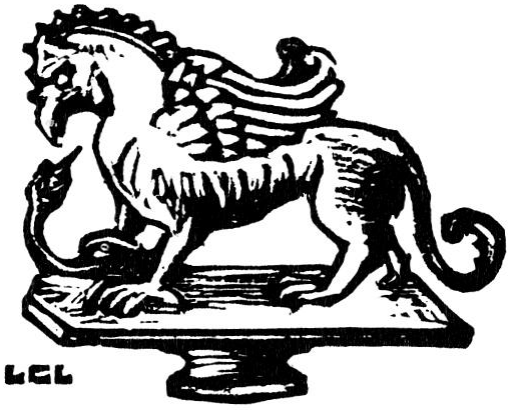


Fig. V. — Le Griffon combattant le Serpent.
Bronze grec antique.

II. — LE GRIFFON DANS L'ART CHRÉTIEN.

Il semblerait que le Griffon, riche d'une telle fortune de symbolisme élevé, aurait dû être adopté par l'emblématique chrétienne dès son premier âge. Il n'en a rien été, cependant : Le Griffon est absent de la faune représentée par l'art pictural des Catacombes, et c'est sous un mauvais aspect que nous le verrons plus tard sur quelques lampes chrétiennes du IVe siècle ou du Ve.

---

[1] Cf. Salomon Reinach, *Rép. de la statuaire grecq. et rom*. t. II, vol. II, p. 696, n° 6.
[2] Philostrate, *Vie d'Apollon*, III, 4-8.
[3] Cf. Héron de Villefosse, *La statue colossale d'Apollon assis, trouvée à Entrains (Nièvre)*, in *Revue Archéologique*, 2e sér. t. XXXI, (1876), p. 37.
[4] Cf. Schliemann, *Mycènes*, p. 257.
[5] Cf. J. Carcopino, *La Basilique Pythagoricienne de la Porte-Majeure*, p. 38 et 299.
[6] J. Carcopino, *Ibid.* grav. XIX, p. 304-305.
[7] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. IV, p. 443, n°s 1 et 4.

L'industrie ou, si l'on y tient, l'art longobard, d'abord, puis, vers le VIe siècle, celui des Burgondes, dérivés tous les deux de l'industrie goth du bassin de la Mer Noire, ont répandu chez nous un bijou barbare commun dans nos provinces françaises de l'Est : c'est un fermail de ceinturon qui porte un Griffon buvant dans une coupe ; quelquefois, soit devant l'animal (plaque de Testona, Fig. VI), soit sur lui-même (plaques de Châlons-sur-Saône et de Joches[1]), le monogramme du Christ a été gravé. Dom H. Leclercq croit que le vase accosté de deux Griffons, sur les sarcophages chrétiens d'Arles et celui où boit l'animal des boucles de ceinturons burgondes « semblent moins procéder de l'art chrétien des Catacombes que de l'art antique[2] ». Il pense que les Goths dans leurs migrations nous ont apporté le type du Griffon buvant au vase sans nous apprendre quel sens s'attachait à lui dans son pays d'origine[3]. Le savant bénédictin à parfaitement raison, ce me semble. Il est peut être moins sûr que les Monogrammes du Sauveur, dont ces boucles sont ornées, n'ont été gravés sur elles que postérieurement à leur fabrication, ils peuvent très bien avoir christianisé l'ensemble du bijou, dès ce moment-là, sans donner nécessairement un sens chrétien à l'animal qui s'y trouve représenté. Cependant j'avoue que le Griffon marqué du chiffre du Christ laisse un peu rêveur, d'autant qu'une légende dont nous parlerons plus loin, raconte que le roi Clovis vit en songe deux Saints sous la forme de deux Griffons.

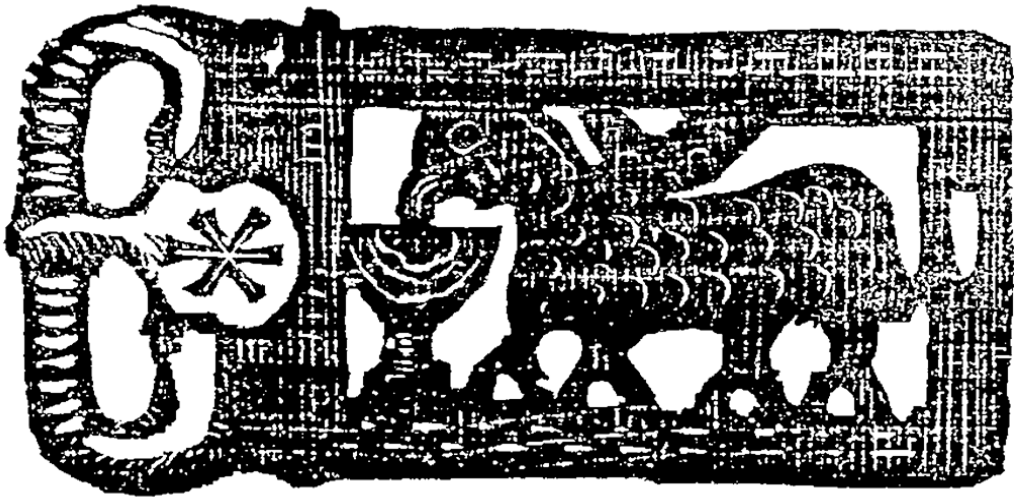


Fig. VI. — Plaque de ceinturon barbare de Testona.

Les siècles passent : avec le Moyen-Âge, le symbolisme christique du Griffon s'affirme indéniablement. La coupe orientale où il s'abreuve, pleine pour nous d'une énigme insoluble, devint, sur les chapiteaux et les archivoltes des églises romanes d'Occident, pour le peuple chrétien qui voyait en tant de choses son Sauveur et ses dons, le calice du salut débordant du Sang divin.

Le Griffon Psychopompe.

Et puis, à cette même époque, les moines savants tirèrent de l'oubli l'antique légende des Griffons emportant vers le ciel Alexandre le Grand, et les artistes sculptèrent cette scène dans les cloîtres et dans le décor de pierre des grandes églises.

Voici, traduit d'un vieux texte français d'alors, cette fiction de 1'ascension d'Alexandre :

[1] D'après le Baron J. de Baye, *Industrie longobarde*, pl. VIII, n°s 1, 3 et 4.
[2] Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne*, t. VI, vol. II, col. 1817.
[3] *Ibid.* col. 1818 et 1832.

Les soldats du grand roi Alexandre passent par une contrée étrange et déserte appelée Sixte. En cette terre habitent des oiseaux hideux et gigantesques qu'on appelle griffons. Le Roi en fait attacher plusieurs à une chambre de bois et de cuir frais qu'ils avaient fait construire exprès et dans laquelle il prend place. Il élève lors, hors de cette logette, un morceau de viande attaché à la pointe d'une lance. Aussitôt les griffons s'élèvent, entraînant Alexandre dans la direction où il pointe sa lance, il monte aussi jusqu'au ciel de feu. La chaleur excessive le contraint enfin à descendre, ce qu'il fit en abaissant sa lance[1].

D'après d'autres auteurs anciens qui ont prévalu, Alexandre aurait capturé deux griffons ; les ayant fait jeûner trois jours, il les attacha des deux côtés de son trône, et leva vers le ciel, au-dessus de leurs têtes, deux longues lances qui portaient à leur sommet des viandes rôties ; les griffons affamés, pour atteindre cette proie, prirent leur vol et montèrent ainsi pendant sept jours, entraînant Alexandre jusqu'au séjour de Dieu ; il en aurait dépassé le seuil sans un ange qui lui dit : Pourquoi, Ô Roi, vouloir connaître les choses du ciel, alors que tu ignores encore celles de la terre ? Le roi comprit sa présomption, baissa ses lances, et les griffons le ramenèrent sur notre globe[2].

La Perse ancienne prêtait une aussi présomptueuse entreprise au roi Kéanide Kaî-Kaous qui se servit, lui, d'aigles géants dont l'envol l'emporta Dieu seul le sait où, car on ne le revît point[3].

L'ascension d'Alexandre fut représentée au XIIe siècle, notamment en Italie dans les cathédrales d'Otrante, de Saint-Marc de Venise[4], de Borgo san Donnino. On la voit aussi en France et je la reproduis ci-contre d'après un chapiteau inédit du Musée de Thouars (Deux-Sèvres), provenant de l'ancien portail de l'église Saint-Médard de cette ville (Fig. VII).

Fig. VII. — L'ascension d'Alexandre le Grand, chapiteau du Musée de Thouars.
XIIe s. (*d'après clichés phot. Dupitier, de Thouars*).

En figurant ainsi le Griffon élevant au ciel Alexandre, l'art du Moyen-Âge entendait bien faire de ce monarque l'image de l'Âme emportée vers Dieu par l'animal aquilo-léonin ; il était, ainsi, du reste, en accord parfait avec l'art et les idées antiques : sur le centre d'un plafond en stuc peint de la

[1] Cf. Lambert le Cors et Alexandre de Bernay, *Li Romans d'Alixandre*, XIIe s.
[2] Cf. E. Talbot, *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans le roman français du XIIe siècle*, p. 160 — et aussi É. Mâle, *L'Art religieux au XIIe siècle en France*, p. 271.
[3] Cf. *Shah Nameh*, Ed. Moux, t. II, p. 45.
[4] Mgr B. de Montault, *Traité d'Iconographie. Chrét.* t. II, p. 80 et pl. XXIV.

voie Latine, à Rome, une figure voilée, qui ne peut être que l'âme d'un défunt, est élevée vers le ciel par un Griffon psychopompe[1] (Fig. VIII).

Fig. VIII. — Le Griffon psychopompe de la Voie Latine, à Rome.

Dans l'ancienne Égypte, le Griffon, appelé Sefer, se transformait, s'identifiait avec les offrandes brûlées des sacrifices, et, par leurs fumées, portait vers le ciel les âmes des morts, pour lesquels elles avaient été offertes[2].

Ainsi que nous l'avons vu, notamment en ce qui concerne l'emblématique de l'Aigle[3], la mystique chrétienne du Moyen-Âge a vu dans tous les animaux psychopompes, c'est-à-dire ceux qui, dans le symbolisme païen, portaient les âmes vers le ciel, des emblèmes de Jésus-Christ, sauveur de nos Âmes qui, après avoir rendu possible leur salut par l'effusion de son sang, élève dès ici-bas nos esprits vers les régions célestes. Il est, en outre, mieux que les Griffons d'Apollon, « le bon gardien de la voie du salut » : il écarte les monstres devant la marche ascendante des Âmes qui le lui demandent, et c'est sans doute pourquoi le Griffon, son emblème en cela, fut représenté parfois terrassant sous ses griffes nerveuses, le Dragon, symbole de Satan[4], ou bien arrêtant le serpent dans sa marche (Fig. V).

(*À suivre*).

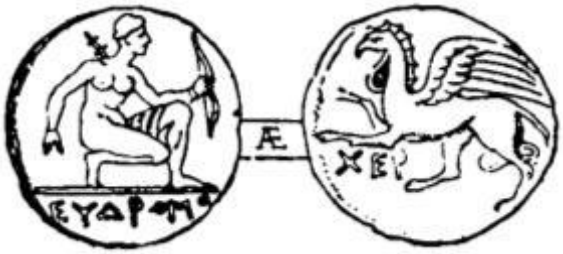
L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Cf. Fr. Cumont, *L'Aigle funéraire des Syriens*, fig. 22, in *Revue de l'Hist. des Religions*, t. LXII, (1910), p. 154.
[2] Cf. Lefébure, *La vertu du sacrifice funéraire*, II.
[3] L. Ch. L. in *Regnabit*, t. X, 12 (mai 1926).
[4] Cf. Auber, *Histoire et théorie du symbolisme religieux*, t. IV, p. 447.

DOCUMENTATION ANNEXE.

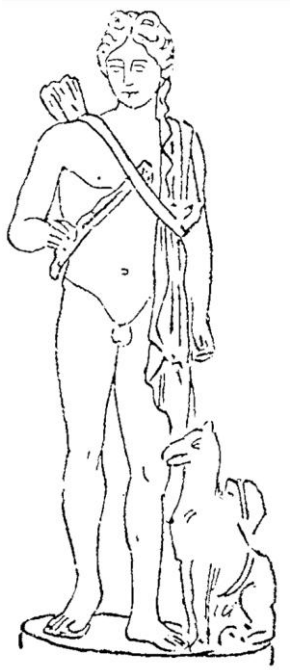
P. 2, note 8 : « *I. — LE MYTHE DU GRIFFON AVANT LE CHRISTIANISME* ».
Louis Ménard, *Histoire des Grecs*, Paris, Delagrave, 1886, t. I, p. 199, 269.

Griffon sur monnaie de Téos, p. 199.



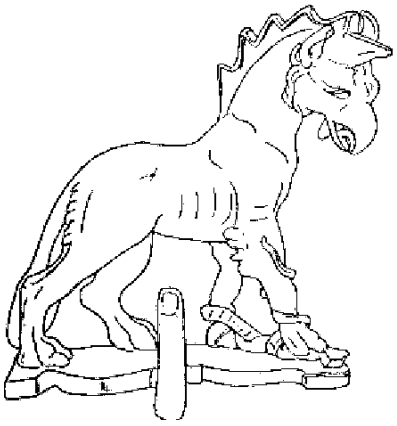
Griffon sur monnaie de Chersonèse, p. 269.

P. 3, note 6 : id.
Reinach, Salomon, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, vol. I, p. 104, fig. n° 3.

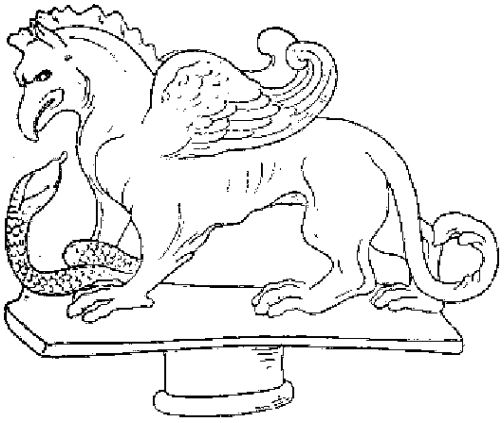


Apollon et le griffon, p. 104, fig. n° 3.

P. 4, note 5 : id.
Idem, t. IV, p. 443, fig. n°s 1 et 4.



Griffon, p. 443, fig. 1.



Griffon arrêtant le serpent, p. 443, fig. 4.